

Vers une latinité critique

François L'Yvonnet

*Le commencement ne gît pas derrière nous, il se
dresse devant nous.*

HEIDEGGER

Rio, Paris, Lisbonne, Alexandrie et maintenant New York: c'est la cinquième fois que nous nous exprimons dans le cadre de l'Académie de la Latinité. Mais, peut-on parler de "latinité" dans les mêmes termes et dans le même esprit, ici et là, dans les confins lusitaniens de l'Europe finissante et au-delà des mers, dans sa réplique carioca? À Paris, "port de mer", disait Cendrars, à Alexandrie, ville de la romanité hellène, mais aussi "ville d'empire" ou à New York, épiceutre de la fin du monde, pour parler comme Baudrillard?

Et pourquoi un tel titre: "Vers une *latinité critique*"? Rassurez-vous, il ne s'agit pas de se lancer dans une entreprise fondatrice, métaphysiquement fondatrice, voire "critique" au sens kantien, ou même programmatique, qui annoncerait d'improbables "prolégomènes à toute latinité future"... La latinité est *in-fondable*, déjà, parce que la question du fondement est *sans* fondement. Quant aux programmes, ils abondent, ils surabondent même... Les programmes s'annulent par leur multiplication. "*Pro-gramme*": à la lettre même, c'est "écri-

re à l'avance"; un programme est une séquence d'action déjà prédéterminée, assignable, donc, et prévisible. Une tâche vaine, si l'en est, une tâche réductrice, peut-être même une tâche impossible si nous sommes effectivement "au-delà de la fin", si l'histoire est, non pas finie (Fukuyama), mais sans fin (Baudrillard). Le programmeur est aujourd'hui un ventriloque frappé de glossolalie.



L'idée de latinité, prise sans précaution, à la mesure de son indétermination, peut s'apparenter à tous ces mots qui chantent, qui ont plus de valeur que de sens, comme le disait Valéry, qui chantent plus qu'ils ne parlent, qui demandent plus qu'ils ne répondent. De ces mots, qui ont tous les métiers, "très bons pour la controverse, la dialectique, l'éloquence"...

Sous nos climats, à l'extrême pointe occidentale du continent eurasiatique, il est parfois des usages nostalgiques, sinon "réactionnaires" de la latinité. D'aucuns verront alors en elle, la renaissance tardive et déguisée de la vieille arrogance européenne qui forte du legs antique, dont elle aurait le dépôt, rappellerait à l'ordre — au bon ordre — ceux qui s'en seraient émancipés. Naguère, Carlos Fuentes ne cacha pas son agacement face à cette "latinité" eurocentrée qui s'avance masquée, "*larvatus prodeo*".

Est-il besoin de dire, que ce que nous entendons par "latinité" n'a rien à voir avec l'universalisme de pacotille, ni avec le vers latin, l'huile d'olive et la mantille.

S'il est éventuellement une latinité "critique", c'est sans doute que toute latinité ne l'est pas. Ni camouflage, ni cabi-

net de curiosité, ni hospice, elle n'est pas davantage le dernier club à la mode du vieux monde où les bonnes manières se draperaient d'indignation devant les mœurs rugueuses des "derniers venus". Une boutade fait encore rire dans les chaumières outre-Atlantique: les Américains seraient le seul peuple à être passé directement de la barbarie à la décadence sans passer par la civilisation.



Le mot critique, doit être pris ici dans son sens étymologique, du grec "*krisis*", ce qui dans le langage de la médecine antique, celui d'Hippocrate, permettait de faire le diagnostic, de distinguer, pour prendre une décision. La situation actuelle du monde nous plonge dans l'indécision et, l'hégémonie est précisément le règne de l'indistinction. On parle ainsi de "seuil critique", le moment où une décision s'impose pour éviter des conséquences catastrophiques.

Avec la "fin de l'histoire" — niée par ses tueurs — la catastrophe est peut-être pour les événements la seule manière d'avoir lieu. C'est du moins ce que l'on aimerait croire. Comme si la catastrophe était la persistance rétinienne, mais tournée en caricature, des crimes inouïs perpétrés dans les siècles passés. Comme le retour du refoulé, l'histoire se rappellerait à notre bon souvenir, mais travestie en catastrophe. Pourtant, si on y regarde d'un peu plus près, la catastrophe n'est-elle pas la solution la plus facile? "*Tout comme la liberté s'impose comme la solution la plus facile au problème du sujet et de son destin, (...) le bonheur s'est imposé comme la solution la plus facile au problème du mal*" (Baudrillard). La catastrophe s'est elle-même imposée com-

me la solution la plus facile à l'absence de sens de l'histoire, à l'absence de finalité. L'apocalypse, conjuguée à toutes les sauces, ne faisant qu'ajouter un surcroît de sacralité à l'inanité générale. Nous sommes dans une situation où le spectacle des convulsions du monde (dont le terrorisme n'est qu'un symptôme), consacre la disparition du sens, de la question même du sens. Liberté intégrale, bonheur intégral, sens intégral et, réversiblement, servitude intégrale, culture du malheur, non-sens absolu!

Les vieux récits de légitimation, dont parlait jadis Jean-François Lyotard, se sont usés. Il y a eu comme une saturation. Usés, sont les récits d'émancipation à la française (Condorcet), usées les ficelles de l'idéalisme allemand (Hegel). Pareillement usées, sont les grandes synthèses de la modernité (Marx). On ne peut plus rapporter l'aventure collective humaine à un espace homogène et qualifié, ni à un temps univoque et vectorisé où s'accomplirait exemplairement notre destinée. La multiplication des récits, prévient toutes les tentatives d'ériger le malheur des uns en mal absolu, alors que celui des autres ne serait que mésaventures collatérales. De même, la vérité et les droits supposés imprescriptibles et inaliénables, sont-ils seulement des figures historiques tardives et contingentes de la culture.

Les catégories héritées des Lumières, les "universaux" de la modernité, sont plus que jamais à ébranler. Ainsi en va-t-il de l'universel (et du particulier), de la culture (et de la nature), de l'homme (et de la femme), des droits qui leur sont associés, du bien, du vrai. Autant de solutions de facilité, alors qu'à l'évidence, c'est ailleurs que les choses se jouent. La "latinité critique" doit être l'atelier des défini-

tions fluctuantes, d'un relativisme prudent, d'un agacement des frontières, celles des cultures, celles des peuples, comme celles des États. Il est des géographies où les espaces ne se touchent pas par leurs frontières, mais par leur centre. Massignon parlait de géographie "spirituelle". Il suffit de se mettre en marche, d'être le pèlerin de quelque cause, pour que l'espace s'anime, se sacralise, pour qu'il s'enrichisse de tous les ébranlements improvisés. Le multiculturalisme, objet de notre rencontre, est de cette nature. Qu'est-ce que le multiculturalisme, sinon dans son ordre propre, la coïncidence des opposés? Sinon une certaine irréductibilité, sinon encore — et le vocable choisi est encore trop "intégré" — la manière d'être de toutes les singularités souterraines dans leur affrontement dissymétrique à la puissance hégémonique.

Derrida nous invite à prendre acte que le 11 septembre est, certes, lourd de menaces pour l'avenir du monde, mais qu'il l'est aussi, "plus radicalement encore" pour "le système d'interprétation, l'axiomatique, la logique, la rhétorique, les concepts et les évaluations qui sont censés permettre de *comprendre* et d'expliquer, justement, quelque chose comme le 11 septembre".

À en perdre son latin!



Il faut jouer avec les mots — c'est une manière de faire obstacle à la platitude du slogan: Kant définissait les Lumières comme "la sortie de l'homme de l'état de minorité". J'ose souhaiter pour ma part, sans trahir l'injonction kantienne "*Sapere aude*", un retour à l'état de minorité. C'est à la

fois la vitalité juvénile — *puer aeternus* — dont jailliront les temps nouveaux. L'ensauvagement rimbaldien de la vie. Mais aussi parce que les minorités sont en premières lignes, ce sont elles qui toujours disent "Non". En mai 1968, à Paris, des manifestants avaient marqué leur solidarité avec Daniel Cohn-Bendit (menacé d'expulsion) en scandant: "Nous sommes tous des Juifs allemands". Je crois que l'esprit de la latinité nous invite à prendre conscience que nous sommes tous des minoritaires en sursis. La latinité, parce qu'essentiellement polycentrée, est inséparable des marges ou des marches, comme on disait à l'époque carolingienne. Elle est expérience de la périphérie.

N'en déplaise aux puissants, n'en déplaise à leur vulgate, les minorités ne cherchent pas à se *libérer*, ne cherchent pas à dissiper le brouillard, selon le mot de Philippe Muray, ni à rompre le secret, car on n'avance jamais qu'à tâtons. Elles opposent l'infinie complexité du monde aux promesses de perfection. Il est des libérations exterminatrices, notre vieux monde en sait quelque chose. Alors surtout, maîtres-penseurs et autres maîtres-redresseurs, gardez vos leçons! Laissez les hommes aller à leur rythme dans le silence des espaces infinis.



Il faut prendre langue. Si le terrorisme est un défaut de communication (Habermas), cela vaut pour toutes les formes de terrorisme (qu'il soit d'État ou non). La latinité est initiative. Elle est prise de parole dans l'espace public, hors des frontières "monologiques", pour parler comme Habermas (i.e. la participation de l'individu à l'espace public se bornant au simple partage d'opinions et de décisions).

L'islam est également initiative, une des rares initiatives *différentes*, avec l'inévitable errance des grandes aventures, ce qui suffit amplement à justifier la volonté d'engager avec lui un jeu croisé de rencontres, de questionnements et d'échanges...

Le monde hégémonique condamne les hommes à l'exil (au propre et au figuré), la latinité — en tant que paradigme d'un certain décentrement — offre le salut de l'exode, une sortie de soi pour être soi. Une latinité non point tolérante (Derrida a bien montré ce que vaut pareille vertu), mais hospitalière. Autant dire, que la posture est essentiellement asymétrique.

Prendre langue avec l'autre en tant qu'autre... Il faut, ici, dissiper un malentendu qui a nom "dialogue". Dialogue interculturel, dialogue interreligieux, on nous bassine avec un certain catéchisme universaliste paré de toutes les vertus, qui n'est qu'une manière déguisée de garder la main. Certes, il est préférable de "dialoguer" que d'échanger des coups (jusqu'à un certain point), comme il est préférable d'être riche et bien portant que pauvre et malade (jusqu'à un certain point), mais qui peut croire raisonnablement que les ressources du dialogue (*dia-logos*), fut-il socratique, peuvent combler l'infinie distance des pauvres et des riches, des opprimés et des oppresseurs? Que les humiliés, comme l'esclave de Ménon, trouveront la voie de la vérité à force de persévérance rationnelle bien conduite?



Il ne s'agit donc pas de redonner du sens au sens, de réintroduire de la finalité, de la téléologie. De dire, par

exemple, que le progrès n'est que moribond, et qu'à son chevet veille la bonne vieille latinité, qui n'a pas dit son dernier mot. Il y a peut-être, dans la latinité, une manière de se tenir dans l'expectative, plus que dans l'attente. Un certain quant à soi qui a pu la faire passer pour de l'attentisme. Passagère du meilleur et du pire, encore titubante, elle nous invite à ne pas gager sur l'avenir, mais plutôt à méditer notre propre destin.

L'Amérique, après le 11 septembre, "scrute l'abîme de l'avenir", titrait le *New York Times* du 23 septembre 2001. Aujourd'hui, peur panique de l'avenir, hier, promesse d'un futur consolateur. C'est au fond la même sinistre farce. Contre le millénarisme de bazar, contre le messianisme "fondamentaliste", contre ceux qui tracent des plans sur la comète, à grand renfort de canons... Contre les catastrophistes qui annoncent le grand "choc"... Tenons-nous dans le flux du devenir, dans le faisceau des possibles, attachons-nous à laisser sourdre des sources, de toutes les sources, les contours incertains de l'avenir.

La latinité est une norme paradoxale. On peut voir en elle un remède salutaire contre l'intelligence. C'est une proposition très scandaleuse. Baudrillard, dans des pages d'une rare densité, dit que l'intelligence ne protège de rien, pas même de la bêtise. Parler, comme il est d'usage aujourd'hui chez les gens intelligents, de l'immense bêtise de tel homme politique ou de l'intelligence de tel ou tel de ses conseillers, montre la réversibilité de l'une en l'autre (et réciproquement!). "Ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous". Bouvard et Pécuchet, héros de la modernité, ont poussé jusqu'à la perfection ce retournement prodigieux. Plus encore,

“il n’y a pas d’autre issue à l’excès d’intelligence que la bêtise”. C’est dire que la latinité ne doit pas être un réservoir d’intelligence face à l’indigence des illuminés, face à la haute technicité des imbéciles. Pas plus que la latinité ne saurait être une réserve d’accessoires pour temps bouchés. Que nous reste-t-il, sinon l’exercice de la pensée, la lucidité, dit Baudrillard, l’exercice équilibriste du danseur de corde.

Axe du Mal, Axe du Bien, les inventeurs de la “guerre préventive” ont épuisé les ressources classiques de la bonne vieille morale, jusqu’à la peur. Contre la rhétorique dominante, il faut inventer d’autres récits. Il faut autrement “enchaîner le discours”.

Un remède contre l’intelligence qui n’est pas sans rapport avec la modeste proposition de Swift concernant les enfants des classes pauvres: il se proposait de régler, à sa manière, la “question irlandaise”, en donnant à manger aux Anglais, la chair des bébés sains et bien nourris d’Irlande, qui “constitue à l’âge d’un an un plat délicieux, riche en calories et hygiénique, qu’il soit préparé à l’étouffée, à la broche, au four ou en pot-au-feu...” Offrons donc à l’intelligence et la bêtise, l’occasion de banqueter ensemble d’abondance. Renvoyons le terrorisme à ce qu’il est, l’arme des forts, et non l’arme des faibles (Chomsky a dit sur cette question ce qu’il fallait dire). Que la Cène soit enfin consommée.



À côté d’une latinité “forte”, il y a peut-être la place pour une latinité “faible”. Que Gianni Vattimo, éminent membre de l’Académie de la Latinité, nous pardonne de

jouer métaphoriquement de sa “pensée faible”. La latinité “forte” porte en elle la marque impériale de la romanité triomphante, Simone Weil parlait de cette poignée de fugitifs (les Romains), idolâtres de l’État, de la force — qui réifie l’homme, qui le cadavérise —, intrinsèquement cupides, prétendument dépositaires d’une mission civilisatrice qui les conduira à déraciner par le glaive les peuples conquis. Cette latinité agressive a laissé des traces durables dans la mémoire des peuples. Les aventures coloniales modernes en porteront la marque d’infamie. Mais, il est aussi peut-être une latinité “faible”. “Faible”, parce qu’aimable (la “*philia*”), faible parce que capable de doute, et donc de décentrement. La latinité est l’expérience séculaire de la périphérie, dont les mœurs sont plus circonspectes.

La pensée “faible” s’apparente à un “nihilisme joyeux” ou “gai” (si l’on pense à la “*gaya scienza*” nietzschéenne). C’est une pensée flexible, “rémissive” et permissive. Pareillement, si l’on peut dire, la latinité “faible” serait d’abord “relativiste”, ce qui ne veut pas dire qu’elle renonce à toute valeur. Forte de Montaigne, elle se souvient qu’on nomme barbarie ce qui n’est pas de notre usage. Mais elle se souvient aussi de quelques leçons grecques, l’affaiblissement n’est pas abaissement. La faiblesse est ici ce qu’il faut opposer à la réquisition violente, celle de puissances sans âme, comme celle de l’impérialisme. C’est une fois encore l’affirmation de l’asymétrie, c’est une fois encore l’expérience des périphéries.



Une latinité faible, voire une “patalatinité”, si vous me permettez ce clin d’œil très (trop?) français à Alfred Jarry et

son Docteur Faustroll, au roi Ubu qui enfermait sa conscience dans une valise ou qui, lorsqu'il s'ennuyait, décidait de faire la guerre à la Pologne. Sur le modèle de la "pataphysique", science des solutions imaginaires (à des problèmes, eux-mêmes imaginaires), la "patalinité" serait ce ferment violent, cet acide détersif, dont parle Baudrillard, une des rares réponses possibles, tout en dérision, à l'accomplissement ubuesque du monde, à la confusion totale, à l'ambition de totale plénitude (liberté, bonheur, sens) que la puissance hégémonique réalise... en douceur!